Tristan GARCIA, *Nous, animaux et humains. Actualité de Jeremy Bentham*

Paris, Fr. Bourin, coll. Philosophie, 2011, 204 p.

Tanguy Wuillème

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2192>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2192

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 401-403

ISBN : 978-2-8143-0108-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Tanguy Wuillème, « Tristan GARCIA, *Nous, animaux et humains. Actualité de Jeremy Bentham* », *Questions de communication* [En ligne], 20 | 2011, mis en ligne le 05 avril 2012, consulté le 21 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2192> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2192>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Tristan GARCIA, *Nous, animaux et humains. Actualité de Jeremy Bentham*

Paris, Fr. Bourin, coll. Philosophie, 2011, 204 p.

Tanguy Wuillème

RÉFÉRENCE

Tristan GARCIA, *Nous, animaux et humains. Actualité de Jeremy Bentham*. Paris, Fr. Bourin, coll. Philosophie, 2011, 204 p.

- 1 Ne nous laissons pas tromper par le titre, cet ouvrage n'est pas un énième commentaire de Jeremy Bentham, ou de l'utilitarisme, encore moins une défense de la condition animale. Ces deux aspects ne sont que prétextes à une réflexion sur l'idée de communauté. Il participe de ces textes pertinents (ceux de Roberto Esposito, Jean-Luc Nancy, Giorgio Agamben...) qui interrogent l'identité collective, le sens à parler d'un « nous » au moment où triomphe l'hyper-individualisme démocratique. En un temps où notre petite personne semble la seule chose vraiment importante, qu'est-ce qui est susceptible de nous toucher ? Qu'est-ce qui fait cercle autour de nous ? Où pouvoir exercer notre intérêt et notre empathie ? Vers quoi vont nos émotions et nos sentiments qui ne soit pas un « moi » hypertrophié ?
- 2 À lire nos contemporains, quelque-chose de commun semble nous relier à d'autres, la sphère du soi ne serait pas fermée sur elle-même comme une monade leibnizienne, mais capable d'ouverture, donc de sacrifice, vers l'autre amoureux, sur le clan amical, la tribu-famille, le peuple, la Nation, l'humanité, les animaux, le vivant et même vers la Nature qui englobe l'univers ou le cosmos. Il semble alors que la frontière du « nous » et du « eux » soit devenue progressivement poreuse puis évanescence pour disparaître tout à fait dans un grand Tout unifié. Selon Tristan Garcia, cette ouverture de soi à autre chose ne se serait pas fait sans douleur, arc-boutés que nous sommes à nos habitudes différenciatrices, préférant la distinction à l'évanouissement des contours identitaires. Au fond, ce serait tout le paradigme immunitaire, par ailleurs cher à Peter

Sloterdijk, qui disparaîtrait sous le coup des critiques portées depuis un siècle au nationalisme (par l'universalisme), à l'humanitarisme (par l'écologisme), au spécisme (par l'animalisme), à l'humanisme étroit (par une sorte de naturalisme infini). Le mur d'enceinte de l'humain se serait considérablement fragilisé à mesure que progressait un ensemble de théories censées en rabattre de notre unicité et de notre singularité. Nous ne sommes plus, nous humains, les premiers de la classe. Preuve en est que nous ne savons plus bien à quoi nous appartenons et quelle est notre véritable identité. Pire, nous souffrons des anciennes hiérarchisations édifiées durant des siècles entre nous et eux, nous les Blancs et eux d'une autre couleur, nous virils et elles, nous et les esclaves, nous et les autres vivants ou autres non-vivants. À l'orgueil passé quant au propre de notre condition humaine s'est substituée une culpabilité qui nous a rendus insupportables à nous-mêmes. Il se peut même qu'à l'intérieur de chacun, plusieurs hommes (ou autres choses) soient en conflit et en contradiction permanente.

- 3 Ce n'est pas un mince mérite de cet ouvrage que d'essayer d'en découdre avec la notion du « propre » de l'homme. Il est défini ainsi : « Un propre est une distinction que seul celui qui se distingue est à même de distinguer » (p. 73). Le distingué est à la fois l'objet et le sujet, le propre ne peut être reconnu que par celui qui le possède. Si vous êtes animal parlant, logique, réflexif, rationnel... vous ne possédez pas seulement un signe distinctif, vous vous attribuez une qualité que vous êtes le seul à pouvoir reconnaître. Cette qualité peut vous avoir été donnée en propre (par transcendance, mythe divin), soit vous vous l'êtes donnée vous-même en propre (aspect prométhéen), ce peut être le logos, l'âme ou la perfectibilité, le « pour soi » sartrien. Dans tous les cas de figures, on aboutit à un cercle vicieux de tout propre donné à l'humain et il ne fonctionne que parce qu'on y croit. Or, il a fallu, à un moment donné, que cette assurance distinctive de soi se soit amincie.
- 4 Pour Tristan Garcia, il semble qu'un tournant ait eu lieu dans la première moitié du XIX^e siècle : suite à la Révolution française, à la déclaration des droits, au refus édicté de l'esclavage, dans le sillage des luttes ouvrières, féministes, bref sociales, est apparue une interrogation quant à nos manières de découper culturellement le monde. Le darwinisme a contribué à mettre à mal notre différence, notamment avec d'autres espèces. L'homme s'est vite rassuré : à des qualités qui lui avaient été données en propre, voilà qu'ils en possédaient qu'ils avaient développées au fil d'une longue évolution. L'homme ayant des choses en moins aurait été contraint de s'inventer, de se dépasser lui-même, par des ascèses, des immunités inventés. Le défaut de nature oblige à la culture. Notons que cela aboutit à toutes les théories de la néoténie (Louis Blok et sa théorie de la fœtalisation) et de l'homme incomplet ou inachevé. Mais cette idée, que l'homme appartient à une autre espèce, va aussi être remise en cause, jusqu'au travail d'Ernest Mayr qui a contribué à la synthèse néodarwinienne en 1942 : une espèce est un découpage du vivant mais qui ne prend plus en compte l'existence de types remarquables (pas de critère de ressemblance, de morphologie) ; elle insiste seulement sur la réalité génétique. Le critère ultime, c'est le mélange des gènes dans l'espèce et l'absence de mélange des gènes entre espèces. Le vivant est continu, il n'y a spéciation que du fait d'un regroupement reproductif dans une niche écologique. Le concept d'espèce n'est pas assez solide, il ne désigne qu'un événement, qu'un processus de spéciation. Il n'est plus le soutien d'un contraste fort entre eux et nous ni, bien sûr, de l'existence de droits et non-droits qui nous distingueraient.

- 5 C'est pourquoi le débat se focalise sur la distinction entre l'homme et l'animal. Avant d'en voir les tenants et les aboutissants, il s'agit de se demander avec Tristan Garcia pourquoi l'animal a constitué la pomme de la discorde, pourquoi aujourd'hui encore il est au centre des débats. Il part de Jeremy Bentham qui, en 1789, dans son introduction aux principes de morale et de législation, s'intéresse à l'illégitimité des cruautés imposés aux animaux par l'homme.
- 6 Il se trouve que l'animal a été dégradé, dans le droit, au rang de simple chose. Jeremy Bentham est le premier d'une longue liste de penseurs qui vont se pencher sur le sort réservé par la civilisation moderne à l'animal. Tous relèvent un paradoxe : l'animal est assimilé à l'homme par l'esprit mais, en pratique, il est de plus en plus considéré comme un matériau. L'animal est une compagnie, il est une ressource alimentaire et un objet scientifique, sorte de mesure de l'homme. Ses présences sont diverses. Dans la ville, il rend des services, on en prend soin et il devient une existence gratuite et esthétique. À la périphérie, il est voué à l'élevage, à l'abattage et, au niveau de la science, on dissèque son comportement à la loupe, à preuve que l'on apprend plus sur lui que de lui. Bref, on a spécialisé les animaux pour notre usage et nous ignorons encore tout de l'animal lui-même. Par conséquent, il existe un fossé entre le concept d'animal et ses différentes figures. Ce partage du sensible est devenu plus prégnant dans le monde industriel, urbain des modernes.
- 7 Le second facteur qui fait de l'animal un enjeu de réflexion est le contexte de la lutte pour les droits. Alors que tous les opprimés semblent avoir eu gain de reconnaissance depuis 1789 (ouvriers, esclaves, femmes, homosexuels...), leur succès semblent aussi relatifs. Certains ont pu se vouer à d'autres aliénations. L'animal devient le dernier à défendre. Tristan Garcia présente assez rapidement les différents courants en présence, s'attardant sur les plus intéressants. Ceux qui, dès le XVIII^e siècle, ont comme Humphrey Primatt établi le parallèle entre le mal fait aux opprimés et celui fait aux animaux (tous ont été animalisés mais au fond bourreaux comme victimes). L'analogie a continué au XX^e siècle dans le phénomène constaté de l'animalisation de l'homme (colonisation), dans sa réification (des usines de Chicago aux camps de concentration ou de redressement). On trouvait ce raisonnement chez Aimé Césaire, ce que l'homme moderne a pu faire aux plus faibles, il l'a subi en retour.
- 8 Le débat s'est déplacé au niveau de la justice. Les animaux ont-ils les mêmes droits que les humains ? Un droit à quoi ? Pas seulement un droit à être protégé par l'homme ou tué dans de bonnes conditions mais, souligne Martha Nussbaum (*Frontiers of Justice*, Oxford University Press, 2007), un droit à la vie qui est aussi un droit au développement de leurs capacités. Il ne faut pas seulement éviter de leur faire du mal mais également respecter leur vie. Ils sont des sujets. Tristan Garcia souligne les difficultés d'un tel animalisme : tous les animaux sont-ils concernés (du requin au moindre lombric, voire les parasites) ? Dans un amusant chapitre situé à la fin du livre, il pousse à leurs conséquences ultimes les propositions de chacun des abolitionnistes de la frontière humain/animal. L'homme n'interviendrait plus sur la nature « contemplant sans pouvoir intervenir le meurtre incessant d'animaux par d'autres animaux [...] dans ce monde nous souffrons comme jamais » (p. 140), il pourrait même redevenir une proie de choix pour les carnivores. Dans l'écologisme absolu, notre communion avec le tout fait disparaître le moi, donc le sujet, donc la possibilité même de penser cette Nature. Il n'y a dans tous les cas plus de « nous », de communauté puisque tout serait fusionné.

- 9 Ce jeu de fictionnage des « nous » possibles permet de chercher une voie modérée, donc raisonnable à la mesure de l'homme. C'est ici que Tristan Garcia donne le critère de ce qu'il entend être humain trop humain : la sensibilité, notre communauté de souffrance avec d'autres que nous. Dans son texte, on perçoit un aspect lévinasien jamais cité parce qu'il considère que la souffrance comme une qualité humaine récemment acquise. Nos seuils de tolérance à la souffrance des autres, à la nôtre du même coup, se sont abaissés en démocratie. Ici, il rejoint un constat fait depuis Tocqueville jusqu'à Luc Boltanski. La pitié, ou plutôt l'empathie (même si nous trouvons la première plus noble), crée du commun. La question devient alors : quel type de communauté pouvons-nous supporter pour que l'on y trouve à la fois assez d'intensité et peu de souffrances ? On peut rejeter toutes celles que le XX^e siècle a reconnues comme nocives : nationalisme de clocher, communisme total, racisme absolu. Mais également un humanisme sans animaux, un animalisme sans homme reconnu (du fait de l'indifférence animale incontournable). Un végétarianisme et un végétalisme contribueraient à trop d'exclusions. Une communauté faite uniquement d'ayant-droits ne conviendrait pas non plus, « la trop grande abstraction de la question des droits nous coupe des conditions concrètes de notre sensibilité et des rapports de l'humain avec les autres espèces » (p. 167). Il faudrait plutôt, selon l'auteur, accepter l'idée qu'il n'y a pas de communauté parfaite, que ses frontières seront toujours mouvantes au gré de la sensibilité, de celle que l'on perçoit en nous et dans les autres (espèces). On est face à un concept assez mou de la communauté, errante et changeante au gré de la sensibilité dont est capable l'homme, qui cependant évite les positions trop extrêmes.
- 10 Là encore, ce sont les meilleures pages de la littérature qui peuvent indiquer le rapport à entretenir avec l'animal : si l'auteur a sélectionné *La Peau* de Malaparte, *Disgrâce* de Coetzee, nous voudrions lui suggérer *Sur la mort d'un chien* de Jean Grenier ou *Le Christ s'est arrêté à Eboli* de Carlo Levi. Ces livres éduquent l'homme mieux qu'une anthologie sur les droits ou les devoirs envers les animaux. Dans ses *Entretiens avec Louis Foucher* (1969), Jean Grenier remarquait : « Le chat, c'est pour moi la nature dans ce qu'elle a de sauvage et de fascinant. J'ai vu tout autrement le chien : comme un être fraternel. Et toute mon évolution a consisté à passer du culte pour le chat à l'amitié pour le chien » (p. 43). Il existe un point d'équilibre dans nos relations aux autres, variable toutefois susceptible d'une amitié plus étendue, à la mesure de nos forces.

INDEX

oeuvre citée Nous, animaux et humains. Actualité de Jeremy Bentham - (Tristan Garcia, 2011)

AUTEURS

TANGUY WUILLÈME

CREM, université Nancy 2

tanguy.wuilleme@univ-nancy2.fr